



# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne  
n°32 – juillet 2019

**Glotopolítica - Langage et luttes sociales  
dans l'espace hispano-lusophone** [édition  
bilingue : *Lenguaje y luchas sociales en el  
espacio hispano-lusófono*]

Numéro dirigé par Elvira Arnoux, José del  
Valle, Alexandre Duchêne

## SOMMAIRE - ÍNDICE

- Elvira Arnoux, José del Valle, Alexandre Duchêne : *Glottopolitique – glotopolítica : circulation, appropriation et expansion d'une lecture sociale du langage*
- Elvira Arnoux : *La Glottopolitique : les transformations d'un champ disciplinaire* (1<sup>re</sup> édition 2000), traduit de l'espagnol par Isabelle Laroche.
- José del Valle : *La perspective glottopolitique et la normativité* (1<sup>re</sup> édition, 2017), traduit de l'espagnol par Caroline Dubois.
- Louis Guespin & Jean-Baptiste Marcellesi : *Hacia la glotopolítica* (1<sup>ra</sup> edición : 1986), traducido del francés por José del Valle.
- Pablo Albertoni : *Reivindicaciones glotopolíticas en espacios de tensión: la frontera uruguayo-brasileña*. Traduction en français par Iván Jiménez : *Revendications glottopolitiques dans des espaces de tension : la frontière uruguayo-brésilienne*.
- Diego Bentivegna : *Poliglofías americanas. Fantasmagorías glotopolíticas en Ricardo Rojas y Roberto Lehmann-Nitsche*. Traduction en français par Clara Mortamet : *Polyglophies américaines. Fantasmagories glottopolitiques chez Ricardo Rojas et Roberto Lehmann-Nitsche*.
- Carolina Chaves O'Flynn : *Lengua, política y moral: Intervenciones glotopolíticas de Félix Restrepo, S. J. durante el siglo XX en Colombia*. Traduction en français par Céline Alcade : *Langue, politique et morale : interventions glottopolitiques de Félix Restrepo, S. J. durant le XX<sup>e</sup> siècle*.
- Xoan Carlos Lagares : *Linguistas na berlinda: a polémica normativa no Brasil*. Traduction en français par Patricia Lambert : *Des linguistes sur la sellette : la querelle normative au Brésil*.
- Daniela Lauria : *La institucionalización de la política lingüística panhispanica hoy. Tensiones por la "Marca España*. Traduction en français par Francesco Screti avec la collaboration d'Isabelle Affolter : *L'institutionnalisation de la politique linguistique panhispanique aujourd'hui. Tensions pour la « Marca España [marque espagne] »*
- Mariela Oroño : *La RAE y los intelectuales americanos de fines del siglo XIX: el caso del uruguayo Juan Zorrilla de San Martín*. Traduction en français par Jean Le Dû : *La Real Academia Española [RAE] et les intellectuels latino-américains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : le cas de l'Uruguayen Juan Zorrilla de San Martín*.

### Compte-rendu

- Marisa Cavalli : *La langue et le clocher – Les enseignants de français en Italie et d'italien en France*, de Merlo, J.-O., 2018, Paris, L'Harmattan, 234 p. ISBN : 978-2-343-15815-0

**POLYGLOPHIES AMÉRICAINES. FANTASMAGORIES  
GLOTTOPOLITIQUES CHEZ RICARDO ROJAS ET ROBERTO  
LEHMANN-NITSCHÉ**

**Diego Bentivegna  
CONICET – UNTREF – UBA**

*Traduit de l'espagnol par Clara Mortamet*

**Argentine. Une philologie à inventer**

« La philologie argentine est à inventer ; telle est l'une des entreprises qui incombe aux hommes et aux institutions qui doivent organiser la culture de notre pays ». C'est avec ces mots que commence le dernier paragraphe du chapitre « La langue des gauchos », dans le second des deux premiers volumes de l'*Histoire de la littérature argentine* de Ricardo Rojas publiés en 1917.

Ce programme se situe dans une position intermédiaire entre deux séries de discours. La première de ces séries — que Rojas résume et en même temps prétend dépasser dans les premiers chapitres de son *Histoire* — rassemble les discours tenus sur la langue en Argentine et que l'on peut organiser autour de la polémique suscitée par la publication en 1900 du volume *Langue nationale des Argentins* du Français Lucien Abeille ; en particulier à travers la série de soutiens et surtout de rejets<sup>1</sup> que ce texte a produits en légitimant, à l'appui d'arguments linguistiques et philologiques relativement nouveaux dans le débat argentin, la possibilité de formation d'une langue nationale autonome par rapport à la péninsule. La seconde série de discours convoqués dans le programme de Rojas rassemble des discours savants qui émanent de travaux académiques réalisés au sein du système universitaire, relativement unifié du point de vue disciplinaire avec le début des activités, en 1923, de l'Institut de philologie de l'université de Buenos Aires, que Rojas lui-même avait initié en tant que doyen de la faculté de philologie et de Lettres (Buchbinder, 1997: 135).

Je prendrai comme point de départ un document rédigé par Rojas en 1939, plus de vingt ans après l'annonce d'une future « philologie argentine », et quinze ans après la fondation de

---

<sup>1</sup> Concernant la portée glottopolitique des conflits suscités par le volume d'Abeille, voir Ennis (2017) et sa bibliographie. La trace de ces débats est toujours présente dans l'*Histoire* de Rojas, avec son rejet de la thèse du Français : « Je rejette un livre comme celui du docteur Luciano Abeille [...] parce qu'il manque d'appui scientifique et parce qu'il encourage les orientations les plus barbarisantes et vaines du patriotisme criollo » (Rojas, 1948: 583).

l'Institut. Dans ce texte, on peut retrouver quelques-uns des principaux désaccords et des tensions qui traversent la formation, au cours de ces vingt années, de cet espace de savoir.

Le document sur lequel je m'appuie intègre une série discursive<sup>2</sup> relativement homogène du point de vue de deux critères. Tout d'abord, cette série se présente comme unifiée par un nom d'auteur — un nom d'auteur et surtout un nom faisant *autorité* pour la construction de la littérature argentine entendue comme un processus de *documentalité* (Ferraris, 2008) étant donné les objets culturels produits. Il n'y a pas, dans cette perspective, d'objets culturels sans processus textuel et discursif qui les construisent comme tels. En second lieu, il s'agit de textes qui partagent un point commun que nous posons comme *fantasmagorique*. Et ceci dans la mesure où ils partagent en grande partie les caractéristiques des discours constituants (Maingueneau, 2009) ou fondateurs (Véron, 1993), textes qui s'inscrivent dans un secteur en construction, celui de la philologie argentine, mais qui pour nous, aujourd'hui, existent comme des *archives*, comme de purs gestes qui ne parviennent pas à surgir dans un discours public cohérent, et qui ne génèrent pas, de ce fait, d'effets discursifs immédiats. Ce sont, finalement, de purs gestes politiques, des discours constituants *manqués* dans la mesure où ils restent à l'état provisoire, comme des textes qui nous parviennent comme des témoignages d'archives.

## Ricardo Rojas. Un discours d'autorité

Il est important de souligner le rôle central qu'occupe Ricardo Rojas, sans doute en lien avec Leopoldo Lugones, comme figure clé de la formation du milieu intellectuel argentin au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (Sarlo et Altamirano, 1983 ; Castillo, 2009 ; Ferrás, 2017). Le nom de Rojas, en effet, est associé à quelques-uns des gestes fondateurs de ce que nous entendons par culture nationale argentine, gestes qui, progressivement, vont atteindre une portée de plus en plus continentale. En général, le nom de Rojas est associé à la fondation de la première chaire de littérature argentine dans le système universitaire national. Rojas, qui n'a aucun titre universitaire, occupe cette chaire en 1913 et continuera à en être titulaire jusqu'en 1946. Cette année-là, le succès électoral de l'équipe présidentielle menée par le colonel Juan Domingo Perón opère un tournant dans l'histoire argentine et conduit à des différends importants avec les nouvelles autorités universitaires. Rojas, qui depuis 1930 s'était transformé en une des figures de référence de l'Union civique radicale<sup>3</sup> et soutenait fermement (il ira jusqu'à être candidat aux élections de 1946) l'Union démocratique, une coalition hétéroclite de radicaux, de conservateurs, de socialistes et de communistes opposés à Péron, renonce à toutes ses charges universitaires (Pickenhayn, 1982 : 217).

Le nom de Rojas est associé aujourd'hui davantage à un texte constituant du champ des études littéraires nationales en Argentine : la monumentale *Histoire de la littérature argentine* avec laquelle j'ai commencé ce texte et sur laquelle je reviendrai en partie dans les pages

<sup>2</sup> Nous donnons une rapide description des textes qui forment cette série, et qui sont tous, comme nous avons pu le constater, jusqu'à ce jour non publiés. Il s'agit de trois documents typographiés, avec quelques rares notes manuscrites, probablement de Rojas lui-même. Le premier texte a pour titre « Congrès américain de la langue quichua », un texte qui compte cinq pages. Le second texte s'intitule « Projet de déclaration ». Il occupe deux pages. Le texte qui est conservé dans les archives de la maison de Ricardo Rojas est une copie carbone de l'original, que nous n'avons pas retrouvé. Le troisième, le plus long, a pour titre « Conférence donnée par le docteur Ricardo Rojas à l'université Mayor de San Marcos le 18 septembre 1939 ». Plus bas figure le thème, souligné comme l'en-tête « Conscience d'Amérique ». Au crayon, et avec la signature de Rojas, on lit dans la marge supérieure gauche « ne pas publier cette version sténographiée non [illisible] ». Ce dernier document est le plus long : il occupe neuf pages dactylographiées. Tous les documents sont en bon état et sont parfaitement lisibles.

<sup>3</sup> De cette expérience de parti Rojas a tiré son essai le plus politique : *Le radicalisme de demain*, dont la première édition est de 1932.

suivantes. Cette *Histoire* se matérialise en 6 épais volumes que Rojas publie entre 1917 et 1922, qui non seulement reflètent, mais bien *produisent littéralement* ce qui devient dès lors la « littérature nationale ». Et il le produit dans une volonté explicite — essentiellement documentaire (Ferraris, 2007) — de récupérer, éditer et intégrer la série de documents qui constituent cette littérature et de leur donner corps. Pour cela, Rojas pose au centre deux grands blocs textuels : la littérature gaúcho, autour du *Martin Fierro* de José Hernández, et les textes du groupe d'intellectuels de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que Rojas appelle « les proscrits », autour des écrits de Domingo Faustino Sarmiento, en particulier autour du *Facundo* et des *Recuerdos de provincia* [*Souvenirs de province*].

Quand en 1924 il fait connaître le volume qu'il intitule, avec un terme qu'il invente lui-même, *Eurindia*, et dans lequel il pose une esthétique nouvelle — un programme philologique propre — non seulement pour l'Argentine — qui était au centre de l'*Histoire* — mais aussi pour l'ensemble de l'Amérique latine, Rojas s'était déjà imposé comme une figure centrale du champ intellectuel argentin. Cela se manifeste tout d'abord par sa position de doyen entre 1921 et 1924 de la faculté de Philosophie et de Lettres de l'Université de Buenos et plus tard, de 1926 à 1930, comme recteur de la maison des étudiants. C'est avec cette charge, rappelons-le, que Rojas organise la fondation d'institutions qui tentent de systématiser et d'élever au niveau international la production de connaissances sur les langues et sur les littératures produites à l'université argentine. D'un autre côté, en 1923 Rojas avait obtenu deux titres de reconnaissance importants : le prix National des lettres et la nomination comme membre correspondant de la Real Academia Española (Pickenhayn, 1982 : 192).

Rojas promeut la fondation de l'Institut de philologie, en lien constant avec le Centre d'études historiques de Madrid dirigé par Ramón Menéndez Pidal — que l'auteur de l'*Histoire de la littérature argentine* considère comme l'institution la plus rigoureuse et efficace dans la construction d'une philologie hispanique — de même que la création de l'Institut de littérature argentine. Pendant que, comme on le sait, Rojas convoque pour la direction de l'Institut de philologie des spécialistes espagnols formés à l'école de Pidal (Américo Castro, Agustín Miralles, Miguel de Montoliu et, surtout, Amado Alonso, qui dirige l'Institut de 1927 à 1946 quand, avec Rojas et en raison de conflits avec la nouvelle gestion péroniste, il abandonne définitivement sa fonction et l'Argentine pour s'installer aux États-Unis), il se réserve la direction de l'Institut de Littérature argentine.

Sans véritablement opérer de manière différente, les deux instituts mis en place par Rojas mettent en œuvre dans les décennies qui suivent des projets distincts, qui impliquent différents positionnements vis-à-vis des traits définitoires d'une langue — et plus généralement d'une culture — argentine et américaine. En tant que directeur de l'Institut de littérature argentine, Rojas constitue peu à peu un fonds documentaire pour les études sur la culture argentine : un fonds qui ne se limite pas à donner une base aux études strictement littéraires, mais qui prend une dimension plus vaste, philologique au sens du XIX<sup>e</sup>, incluant des études historiques en lien avec la littérature, aux études d'ordre folklorique et anthropologique. À ce propos, le transfert des documents réunis pendant l'enquête folklorique nationale réalisée en 1921 par le Conseil National de l'Éducation de l'Institut dirigé par Rojas et les possibilités d'une étude inédite des sources culturelles, anonymes — et perçues comme déterminantes — de ce qui constitue la culture argentine qu'ouvrent ces matériaux, représente un apport matériel important pour le travail sur document de différentes origines et de différents types que l'Institut souhaite mener.

Le sens du travail sur ces matériaux apparaît dans l'appendice du dernier volume de la réédition de 1948 de l'*Histoire de la littérature argentine* — en plein péronisme et Rojas étant déjà dégagé de ses charges universitaires. Dans ces pages finales et revendicatives de l'*Histoire*, Rojas ébauche une synthèse de son activité d'enseignant et résume, année par année, de 1913 à 1946, les programmes de cours de littérature argentine. Si nous lisons la

progression de ces programmes résumés, nous notons que, à partir de 1927, Rojas inclut, comme travail de séminaire, l'étude des collections de folklore, en accord avec les différentes thématiques et avec la possibilité d'accéder aux textes catalogués. Dans ce cadre institutionnel, Rojas forme dans les années 30 de jeunes chercheurs<sup>4</sup> et initie un ensemble de publications qui, bien qu'elles n'atteignent jamais le poids international de celles qui en parallèle sont menées dans l'Institut dirigé par Amado Alonso, commencent à donner une forme scientifique à l'étude et à l'édition de textes de littérature nationale<sup>5</sup>.

## Lima. 1939. L'émergence du quechua et des langues américaines

Le texte sur lequel je m'appuie<sup>6</sup> fait partie d'un ensemble d'interventions de Rojas au XXVII<sup>e</sup> Congrès des Américanistes de 1939, dont la première session se tint à Lima, et dont la seconde session, à laquelle Rojas ne participe pas, eut lieu dans la ville de Mexico. Il s'agit de documents écrits après son bannissement dans la prison de Terre de Feu pour son compromis avec le parti radical et donc après son contact à l'extrême sud de l'Argentine avec les derniers restes des populations autochtones de Terre de Feu, qu'il enregistre dans le volume *El archipiélago* de 1942. Il y restructure son projet d'*Eurindia*, qui est en lien avec l'exploration de l'univers inca dans des publications comme *Ollantay* et *El titán de los andes* [Le titan des Andes] — tous deux de 1939 — ou l'édition des *Hymnes quichuas* qu'il publie à travers l'Institut de Littérature argentine en 1937.

Dans le document de 1939, Rojas propose un projet de congrès relatif à la langue quechua (ou « quichua » comme il préfère la dénommer, selon l'usage habituel dans la province de Santiago del Estero<sup>7</sup>) qui aurait dû avoir lieu dans un futur plus ou moins proche au siège de l'Université de Tucumán. C'est un document d'une importance glottopolitique notable, dans la mesure où il avance la nécessité de prendre en considération la langue autochtone américaine.

*Un tel Congrès aurait pour thème principal la synthèse de toute la bibliographie sur l'époque coloniale, l'état des lieux des travaux dans ce domaine, et les problèmes du quichua que devront affronter à l'avenir les institutions officielles de recherche en linguistique, géographie, folklore, éducation, esthétique et histoire américaine (Rojas, 1939a : 1).*

<sup>4</sup> Parmi eux, Carlos Vega, personnalité éminente pour le développement de la musicologie argentine ; Ismael Moya, qui systématise une partie des documents de l'enquête folklorique de 1921 dans ses volumes sur le *Romancero* et sur le *Refranero criollo* [*Proverbes criollos*], et Antonio Pagés Larraya, qui sera plus tard titulaire de la chaire et de l'Institut de littérature argentine.

<sup>5</sup> Rojas détaille la série de publications de l'institut entre 1923 et 1946 dans l'annexe de la réédition du dernier volume de l'*Histoire*, rééditée comme nous l'avons dit par Losada en 1948 et, en 1960, par l'éditeur Kraft. La liste indique les titres et le nom des responsables des éditions qui font partie de la collection « Notes pour l'histoire du théâtre national », qui inclut parmi les collaborateurs des spécialistes qui ensuite tiendront un rôle important dans les études hispaniques (Celina Sabor de Cortazar) et folkloriques (le mari de la précédente, Augusto Raúl Cortazar). Il détaille également la série de publications de la collection « Origines du théâtre national » et de la collection « Critique », dans lesquelles, en plus de Rojas lui-même, ont collaboré des critiques qui interviennent ces années-là dans les débats culturels, comme Jorge Max Rohde, Juan Pablo Echagüe, Narciso Binayán, Arturo Giménez Pastor, Jorge Furt (qui, par ailleurs, entretient une forte polémique avec les positions de Rojas dans son livre *Lo gauchesco en la literatura argentina* [Le gauchesco dans la littérature argentine] de Ricardo Rojas, de 1929), Ismael Moya, Carlos Vega et Antonio Pagés Larraya. Cf. Rojas 1960 : 663-668.

<sup>6</sup> Il s'agit d'un Congrès important du point de vue de la normalisation des langues autochtones américaines, étant donné que ce fut lors de la session qui se tint à Lima le 29 octobre que fut approuvé l'usage de l'alphabet de 33 signes : l'idée d'un « panalphabet » commun pour les langues quechua et aymara (Llanto Chávez, 2001 : 86).

<sup>7</sup> Sur les usages des termes « quechua » et « quichua » pour désigner la langue, cfr. Censabella, 1999 : 35.

Dans le projet de Rojas on note, en principe, la volonté de construction d'un fonds bibliographique de la langue quichua:

*La bibliographie devra être le point de départ du travail proposé ici, et celle-ci se divisera en deux parties : I) la langue, II) les textes. Celle de la langue se divisera dans les sections suivantes : a) grammaire ; b) vocabulaire ; c) études sur les thèmes relatifs aux sections a et b. La partie Textes comprendra les sections suivantes : a) Textes européens traduits en quichua, b) Études sur les parties précédentes. (Rojas, 1939a : 1)*

Comme nous le voyons, le projet de Rojas ne prévoit pas de partir d'une étude des variétés linguistiques effectivement parlées ni de la situation concrète de ses locuteurs, qu'il n'exposera que succinctement dans la suite du document. En revanche, il prend comme point de départ l'archivage des documents sur la langue : le travail sur un ensemble de témoignages textuels qui ont pour effet que la langue que l'on met en avant, le quechua, est un *objet préexistant*, une entité qui a déjà été enregistrée et qui est délimitée à travers le document, à travers la lettre, comme un objet culturellement légitime du fait de son épaisseur historique. Il s'agit, en effet, d'une langue qui apparaît à tout moment comme la langue prestigieuse d'un ancien empire, langue d'administration et de culture de l'état inca et, en conséquence, matériau linguistique inestimable dans la configuration d'une culture que Rojas pense comme la fusion entre l'europpéen et l'américain.

Toutefois, à mesure qu'il avance, le projet de Rojas ne se présente pas seulement comme un simple travail sur le patrimoine historique, mais aussi comme une *archive du présent*. Il pose, en effet, la nécessité d'étudier la situation contemporaine du quechua en Amérique et à partir de là la situation des langues, avec pour objectif leur revalorisation et leur renforcement :

*Questions actuelles : a) toponymes, patronymes et gentilés quichuas qui sont restés jusqu'à aujourd'hui ; b) noms quichuas de la faune, la flore et la géo, avec la bibliographie et l'étude scientifique de chacun ; c) noms quichuas de coutumes et ustensiles, avec leur bibliographie et étude ; d) la tradition quichua sous d'autres formes de folklore hispano-américain ; e) mots quichuas incorporés au castillan, avec son histoire et les textes qui en rendent compte ; f) corruption de l'espagnol oral par contamination du quichua ; g) corruption du quichua oral et écrit par contamination de l'espagnol ; h) chansons en quichua ; i) récits en prose quichua ; j) la prise en compte du bilinguisme dans les écoles primaires ; k) la politique et la langue quichua dans les peuples américains qui conservent cette langue autochtone. (Rojas, 1939a : 29)*

Comme il l'avait exposé dans son texte politique le plus influent, *La restauration nationaliste*, de 1909, l'archive — comme le rappelleront plusieurs décennies plus tard des auteurs éloignés de l'univers discursif de Rojas comme Derrida ou Foucault — implique les *arcontes* [autorités], les gardiens de la mémoire qui sont en même temps ceux qui opèrent, attentifs à l'origine, sur le plan du présent, sur le plan du vivant (Rojas, 1922 : 287). L'archive historique est, depuis la perspective déjà de son nationalisme restaurateur de jeunesse, configuration d'un passé et, en même temps, intervention sur le présent.

## **L'institut de philologie de l'Université de Lima et les études sur le quechua**

Il me semble important de situer ce projet de Rojas dans un champ de connaissance plus large : celui de la construction d'un espace de connaissance spécifique sur les langues et sur les littératures en Amérique latine, c'est-à-dire, dans la configuration d'un espace de connaissance qui, comme cela se dégage du fragment de *l'Histoire de la littérature argentine* cité au début de ce texte, se veut moins comme une philologie en Amérique ou de

l'Amérique, mais plutôt, de façon plus conflictuelle, comme *une philologie américaine*. La prise en compte d'un document qui reste sans effet, qui reste à l'état de *fantasmagorie*, qui ne se matérialisera pas en un ensemble de discours ultérieurs concrets, nous permet d'interroger les tensions, les conflits ainsi que les alliances et les solidarités politiques sur lesquelles cet espace de connaissances américain se construit. En d'autres termes, cela nous permet d'analyser la configuration des études philologiques en Argentine — la philologie argentine qui dans l'*Histoire* est « à réaliser » — comme un processus de construction hégémonique (Bentivegna, 2013), traversé par des conflits et des disputes de nature politique souvent bien explicites.

De ce point de vue, le fait que le texte que nous interrogeons soit un document que Rojas pense en lien avec un congrès d'envergure internationale dont le siège serait à Lima, est à mettre en relation avec la revalorisation du quechua que le philologue Ippolito Galante avait initié ces années-là depuis l'Institut de philologie de l'Université Mayor de San Marcos (Durstun, 2014). Expert en langues classiques et faisant partie du processus d'expansion culturelle du régime fasciste de son pays en Amérique latine, Galante — après avoir été un temps au Chili professeur de latin de l'Institut de Santiago, et après un bref séjour au Portugal et en Suisse — est convoqué par les autorités de la plus ancienne université d'Amérique du sud pour organiser son Institut de Philologie en 1938.

La fondation d'une chaire à Lima pour l'étude et l'enseignement du quechua non seulement comme langue « archaïque », « morte » ou « moribonde », mais aussi comme ensemble de variétés andines vivantes et actuelles produisit une série de débats dans la mesure où cela fut vu comme un risque pour la tradition hispanique et classique qui faisait du castillan et du latin les bases de l'enseignement<sup>8</sup>.

À la fin des années trente, quand ces processus sont menés à l'Institut de Philologie de Lima, les relations de Rojas avec le monde intellectuel péruvien sont bonnes. C'est ce qui se dégage de la correspondance avec des intellectuels péruviens aussi influents que Luis Valcárcel (l'auteur de *Tempête sur les Andes*, préfacé par Mariátegui) et Uriel García (Mahile, 2017) conservée dans son archive documentaire, auteurs sollicités de manière directe ou indirecte, comme nous le verrons, dans le projet de Rojas.

Ces contacts de Rojas avec le monde intellectuel péruvien sont avérés également par les références positives faites aux travaux des critiques argentins qui placent le gaucho en position centrale, références que Mariátegui inclut dans la dernière section des *7 essais d'interprétation de la réalité péruvienne*<sup>9</sup>. Dans une perspective comparable, Victor Raúl Haya de la Torre, fondateur de l'aprisme péruvien et d'audience continentale, reconnaît le travail de récupération de la culture indigène qu'avait mené Rojas dans les années vingt. De la même façon, le grand historien de la littérature péruvienne, Luis Alberto Sánchez, reconnaît à différents moments de sa production le précédent que représentent les volumes de l'*Histoire de la littérature argentine*<sup>10</sup>. Étant donné ces contacts et ces liens entre les intellectuels du

<sup>8</sup> Pour une analyse détaillée des interventions publiques portant sur les activités de l'Institut de Philologie de Lima durant la direction de Galante, voir l'article précédemment cité de Durstun (2014).

<sup>9</sup> « L'émergence de la littérature péruvienne ne peut être comparée, par exemple, à celle de la littérature argentine. Dans la république du Sud, le croisement de la culture européenne avec la culture indigène produit le gaucho. Le gaucho réunit durablement et fortement la race étrangère et conquérante et la race aborigène. C'est pourquoi la littérature argentine – qui est parmi les littératures ibéro-américaines peut-être celle qui a le plus de personnalité –, est imprégnée du sentiment gaucho » (Mariátegui, 2009 : 239).

<sup>10</sup> Voir, par exemple, l'allusion que fait Haya de la Torre à Rojas dans un texte comme « Hispaniques, latinos, panaméricains ou indoaméricains ! » et que l'auteur de l'*Histoire de la littérature argentine* lui-même semble reproduire, sans le citer de manière explicite, dans les discussions sur le nom du continent et ses implications historiques et idéologiques qu'il explore dans la conférence « Conscience de l'Amérique », qu'il donne à Lima dans le Congrès de 1939 (voir note 2). Un fait important est que le texte de Haya de la Torre est inclus dans un volume *En construisant l'aprisme*, publié à Buenos Aires par l'éditeur Claridad en 1933 (Haya de la Torre,

Pérou, on peut penser que le fait que Galante fonde l'Institut à l'Université de Lima et inclue le quechua comme objet d'étude aura été significatif dans la mesure où, comme nous le rappelons au début de cet article, c'est dans le cadre de sa gestion comme recteur de l'Université de Buenos Aires pendant le premier radicalisme qu'il développe, et finalement, finit par fonder en 1923 l'Institut de philologie<sup>11</sup>.

## **Le facteur Lehmann-Nitsche. Ébauche d'une philologie *américaine***

Dans le programme fondateur de l'Institut de l'Université de Buenos Aires que Rojas avait présenté, l'étude des variétés autochtones américaines, surtout celles présentes en Argentine, aurait dû constituer une priorité de recherche de la nouvelle institution. Cependant, il est indéniable que la relation étroite que Rojas maintient avec ce qui était alors, comme nous l'avons dit, l'espace le plus prestigieux dans le champ des études linguistiques et philologiques du monde hispanique, le Centre d'études historiques de Madrid (Del Valle, 2004 ; García Mouton, 2015), finira par produire un programme de travail sensiblement différent pour l'Institut, mis sous la tutelle de l'institution madrilène.

Plus qu'une *philologie américaine*, l'Institut de Philologie construit peu à peu de manière efficace un dispositif qui s'inscrit parfaitement dans le projet plus large de l'hispanisme de la péninsule. De fait, une des grandes opérations que met en place Amado Alonso, le philologue et critique qui dirigea l'Institut pendant une longue période qui va de 1927 à 1946 est l'intervention qui « corrige » et réinscrit dans un paradigme hispaniste un travail que l'on pourrait considérer comme un des piliers d'une philologie américaine, affiliée à la tradition des études linguistiques de la langue allemande et non à l'hispanisme : l'étude de l'espagnol du Chili et son hybridation avec des éléments venant du mapuche qu'avait réalisée Rodolfo Lenz dans un texte fondateur — et gênant dans la perspective hispanique préoccupée surtout de maintenir l'unité de la langue — comme *L'Espagnol du Chili* (Pfänder et Ennis, 2013)<sup>12</sup>.

Durant les années où Rodolphe Lenz réalisait son activité de recensement et de systématisation d'une langue en mettant en avant les relations historiques avec le castillan et le nombre de locuteurs du mapuche, un projet qui se matérialise entre autres publications dans les deux volumes de l'important *Dictionnaire des voix chiliennes dérivées des langues indigènes américaines* de 1910, un autre scientifique allemand arrive dans la décennie de 1890 en Amérique du Sud et commence à s'intéresser fortement aux langues autochtones de la région. Il s'agit de Roberto Lehmann-Nitsche qui, à peine terminées ses études universitaires en Sciences naturelles (1894) et en médecine (1897) à Munich, débarque sur le port de Buenos Aires en 1897.

En Argentine, grâce à l'intérêt de son directeur, Francisco Pascasio Moreno, Lehmann-Nitsche intègre un groupe de scientifiques du Musée de la Plata (où il sera directeur de la section d'Anthropologie jusqu'à son retour en Allemagne, en 1930 (Farro, 2009)). Pendant sa longue présence dans notre pays, à plusieurs reprises Lehmann-Nitsche va croiser l'œuvre et

---

1933). Parmi les références positives que fait Luis Alberto Sánchez à l'œuvre de Ricardo Rojas, nous rappelons la référence à *Eurindia* au début de son essai *L'amérique latine existe-t-elle ?*, publié à Santiago du Chili en 1945 et intégré ensuite au volume *Examen spectral d'Amérique latine* (Sánchez, 1962).

<sup>11</sup> C'est quelque chose qui apparaît dans l'un des autres documents de 1939, très lié à celui qui nous intéresse ici, dans lequel Rojas pose que le Congrès des américanistes adresse à l'Université de Lima ses « remerciements pour avoir inclus l'étude du quechua dans l'Institut de Philologie ».

<sup>12</sup> L'Institut de philologie fait connaître le volume de textes de Lenz — publiés au départ en allemand dans la décennie 1890 et inédits en castillan — en 1940 (à un an des interventions de Rojas que nous étudions) traduit, avec notes et appendices de Amado Alonso et Pedro Henríquez Ureña.



le travail institutionnel de Rojas dans l'environnement culturel en général et universitaire en particulier<sup>13</sup>.

Un fait important pour penser les intersections entre Rojas et Lehmann-Nitsche est qu'en 1926 le scientifique allemand est convoqué par l'auteur de *Eurindia* pour prendre en charge la direction de l'Institut de Philologie, avec Ángel Battistessa. Cela advient une fois terminée la gestion initiale d'Américo Castro, Augustín Miralles et Manuel Montoliu. De cette façon, Lehmann-Nitsche rompt en 1926<sup>14</sup> la série des directeurs espagnols, tous philologues professionnels formés à l'école de Menéndez Pidal.

Il est connu pour son travail dans le champ de l'anthropologie biologique et des études ethnologiques, pour son intérêt pour quelques manifestations des cultures populaires et, surtout, pour son travail relatif à quelques variétés de langues autochtones américaines (ce qui le lie de manière explicite au travail contemporain de Samuel Lafone y Quevedo, qui avait initié la création d'une section d'études linguistiques au Musée de La Plata en 1892, études qui étaient orientées surtout sur l'analyse des langues autochtones américaines). Ces travaux linguistiques de Lehmann-Nitsche vont de l'étude initiale de l'*oona* de Tierra del Fuego jusqu'à la proposition infructueuse de création d'un groupe de linguistique de Patagonie « Het » (Malvestitti et Orden, 2014), sur laquelle il insiste dans un article en 1922 publié dans la revue du Musée de La Plata (Lehmann-Nitsche, 1922), en passant par des compilations et études de langues dans la zone de la pampa et de la Patagonie, ainsi que dans la région de Chaco<sup>15</sup>. En lien justement avec ces projets de travail sur les populations autochtones, Lehmann-Nitsche intervient aussi au Congrès des américanistes célébré à Buenos Aires en 1910 avec une proposition d'ampleur politique qui, sans évoquer directement la question des langues, semble les inclure dans le champ plus large des traditions culturelles :

*La République argentine doit suivre l'exemple donné par les États-Unis d'Amérique du Nord, en réservant de grands territoires pour la population autochtone où elle pourrait vivre selon ses coutumes, sans être soumise à la soi-disant civilisation d'une race différente qui lui est incompréhensible. (Lehmann-Nitsche, 2004 : 54).*

En même temps que Lehmann-Nitsche réunit différents aspects de la culture populaire du Rio de la Plata —il publie ces années-là des recueils de *Devinettes du Rio de la Plata* (1911) et en Allemagne, sous le pseudonyme de « Victor Borde » la sélection de *Textes érotiques du Rio de la Plata* (1923)<sup>16</sup> — « il exerça dès les premières années de son enracinement en

<sup>13</sup> Ainsi, par exemple, quand Ramón Menéndez Pidal est en cours de recueil de matériaux pour l'élaboration de ses importantes études sur les « romances » en Amérique, il voit aussi bien Rojas que Lehmann-Nitsche comme des personnes pouvant collaborer pour rassembler des sources. Voir, pour le détail de l'échange épistolaire entre Lehmann-Nitsche et Menéndez Pidal, Chicote, 2009.

<sup>14</sup> Une année au cours de laquelle Gumbrecht (1993) montre les tensions entre « authenticité » et « artificialité », d'un côté et « collectivité » et « individualité » de l'autre dans les perceptions mutuelles entre Argentine et Espagne.

<sup>15</sup> « Parmi ses manuscrits on trouve un vocabulaire ona, dicté par deux jeunes hommes selknam, Tschoskiai et Kiótomen — qui avaient été envoyés avec leurs familles par le gouverneur de Tierra del Fuego à l'exposition nationale réalisée à Buenos Aires en 1898 —, et par Navarro, l'interprète qui les accompagnait (...) ; des textes en quichua recueillis entre aout 1899 et 1911 ; des textes en guarani annotés entre février 1902 et janvier 1918 ; un bref vocabulaire enregistré en juin 1903 à Buenos Aires, et des récits et des chants en tehuelche annotés et enregistrés en janvier et mars 1905 à la Plata [...] ; un vaste vocabulaire « puelche » produit de deux séjours de terrain dans le Rio Negro pendant les étés 1915 et 1916 ; ainsi que les textes en mapuzungun objet de cette publication » (Malvestitti, 2012 : 25).

<sup>16</sup> Ce recueil est publié à Leipzig en 1923 sous le titre *El Plata Folklore. Texte aus den La Plata-Gebieten in volkstümlichem Spanisch und Rotwelsch. Nach dem Wiener handschriftlichen Material zusammengestellt*. Il en existe une traduction sous le titre *Textos eróticos del Río de la Plata*, publiée à Buenos Aires en 1981 par Editorial Clásica. La version en espagnol est de Juan Alfredo Tomasini, la préface de Julián Cáceres Freyre et les notes sont de Enrique Ricardo del Valle. Le travail de Lehmann-Nitsche dans ce volume a suscité l'intérêt de

Argentine une activité permanente de compilation de vocabulaires et de textes en différentes langues autochtones parlées dans le pays, dans une démarche d'enquête qu'il partagea avec des collègues contemporains comme Samuel Lafone Quevedo et Félix Oute » (Malvestitti, 2012 : 18). Dans ce contexte des langues indigènes, en 1925, c'est-à-dire un an seulement avant son entrée à l'Institut de Philologie, Lehmann-Nitsche avait publié des vocabulaires du toba et du « mataco » (noms qu'il utilise pour se référer au peuple wichi de la région de Chaco) dans le *Bulletin de l'Académie nationale des Sciences* édité à Cordoue.

À la différence de Rojas, Lehmann-Nitsche était en mesure de contribuer à la construction d'un espace philologique américain non comme un autodidacte dont l'intérêt pour les études linguistiques et anthropologiques relevait en dernière instance de ses intérêts patriotiques déjà inscrits dans son programme nationaliste en 1909 (Rojas, 1922), mais comme un scientifique formé dans l'exigence des institutions universitaires en Allemagne. Cependant, comme Rojas, Lehmann-Nitsche mènera en Argentine dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle une activité qui touchera à différents champs de connaissances et institutions, sans réussir à leur systématisation dans de grands textes savants (Burke, 2017 : 104) tels que ceux que publie Rojas (*Historia de la literatura, Eurindia, le Silabario de decoración americana*). Titulaire à partir de 1905 de la première Chaire d'Anthropologie de l'Université de Buenos Aires et plus tard enseignant de cette même matière à l'Université de La Plata — au sein de laquelle d'un autre côté Rojas a été intégré en 1909 à l'initiative du fondateur de ce centre de recherches, Joaquín V. González, comme enseignant de littérature —, les intérêts de Lehmann-Nitsche pour l'étude des variétés indigènes auraient pu donner une nouvelle direction aux travaux menés à l'Institut.

Pendant le bref intérim de Lehmann-Nitsche, non seulement démarre la publication du *Boletín* sous la direction de Battistessa, mais aussi, ce qui est plus significatif pour le parcours que nous retraçons ici, on le charge de donner une forme institutionnelle à une section d'études indigènes (Malvestitti, 2012 : 19). Ce sont de larges perspectives de travail qu'ouvre l'anthropologue allemand, perspectives qui représentent l'ébauche d'un panorama très différent de l'espace philologique dominé par l'étude du castillan (tant dans ses variétés européennes qu'américaines) et par ses traditions de recherche, que relancera Amado Alonso à partir de 1927.

Le projet avorté de Lehmann-Nitsche s'inscrit dans une mémoire discursive que nous pouvons penser alternative à l'hispanisme philologique qui finira par devenir l'option hégémonique<sup>17</sup>.

---

Marcel Duchamp, qui rendit visite à l'anthropologue pendant son séjour en Argentine. Cfr. à ce propos Raúl Antelo (2006 : 41).

<sup>17</sup> Concrètement, la seule publication de la section des études indigènes de l'Institut de philologie est l'ouvrage de Marcos Morínigo de 1931, *Hispanismos en el guarani*, c'est-à-dire non pas un travail centré sur l'étude d'une langue autochtone mais sur la pénétration de l'espagnol comme langue hégémonique dans une variété minorée (Toscano et García, 2013). Le prologue qu'écrit Alonso à l'étude de Morínigo est clair quant au caractère essentiellement fantasmagorique de la section impulsée par Lehmann-Nitsche et quant à la position qu'occupent les variétés indigènes à l'Institut pendant ce que l'on considère comme sa période dorée (Lida, 2014), qui apparaît comme une réponse à une demande explicite du Conseil Supérieur de la Faculté et non comme une recherche émanant des besoins de gestion de l'Institut :

« Le conseil de notre faculté de Philosophie et de lettres nous a recommandé, d'ici deux ans, la création d'une section indigéniste au sein de l'institut de philologie. Nous pensons qu'il serait certainement plus fructueux d'enseigner la linguistique à des personnes qui connaîtraient ces langues que de nous mettre à étudier le quichua ou le guarani. » (Alonso, 1931 : 9)

## Un projet avorté : la Commission d'études linguistiques

Dans ce que Lehmann-Nitsche a laissé à l'Institut ibéro-américain de Berlin, on trouve l'ébauche du projet de fondation d'une commission d'études linguistiques, ébauche que l'on peut dater en 1918 si nous tenons compte de ce que l'on trouve dans le même dossier d'archives du savant allemand : une lettre portant le tampon de la faculté de philologie et des lettres du 6 juin de cette année, dans laquelle il est question de la réunion de la « section de linguistique ». La copie est dactylographiée, sans information institutionnelle ni signature. Nous la transcrivons :

*Objectifs que nous proposons :*

- *Production d'un atlas ethno-linguistique de l'Amérique du Sud, encourageant pour cela la collaboration de toutes les républiques sœurs et les possessions européennes (les Guyanes) ; son échéance devait être si possible pour l'année 1922 au cours de laquelle se réunira le Congrès Historique de Rio de Janeiro.*

- *Études et publications sur les langues indigènes américaines.*

- *Études et publications sur la langue castillane dans la République argentine à travers les siècles.*

- *Études et publications sur l'existence de possibles fossiles linguistiques en Amérique et leur lien avec les langues du vieux monde.*

- *Séparation de la Commission en trois sections correspondant aux objectifs 2, 3 et 4.*

- *Règlementation de celles-ci concernant les réunions par sections et plénières.*

*(Commission, 1918 ou autour)*

Comme nous pouvons l'observer le projet que l'on trouve dans l'archive de Lehmann-Nitsche limite l'espace institutionnel au monde américain. Il s'agit d'un document qui porte les caractéristiques d'un discours constituant (Maingueneau, 2009). C'est, en effet, un texte qui se présente en lui-même comme un geste visant à délimiter un espace académique légitime et, en même temps, se pose comme une source d'autorité. En effet, dans l'ébauche telle qu'elle se conserve dans les archives de Lehmann-Nitsche, on ne nomme à aucun moment l'Espagne ni aucune institution académique ou universitaire qui pourrait faire partie du projet de grande envergure qu'est l'Atlas linguistique proposé au point 1)<sup>18</sup>. D'un autre côté, le point 2) cible l'étude des langues indigènes américaines, tandis que l'étude du castillan est reléguée au point 3), et, fait significatif, elle n'est pas mise en relation avec l'espagnol d'Espagne, mais pensée comme une étude historique du castillan d'Argentine. Enfin, le point 4) révèle un syntagme, « fossiles linguistiques » possédant sa propre mémoire discursive (Arnoux, 2008), une mémoire discursive qui rapproche moins l'étude des langues des études historiques sur lesquelles travaillait jusqu'ici Menéndez Pidal et son école madrilène que des sciences naturelles et, en particulier, de la paléontologie, un des champs dans lequel on voit se développer dans le contexte latino-américain des institutions argentines comme le Musée de la Plata, au sein duquel — comme nous l'avons dit — s'inscrit assez rapidement Lehmann-Nitsche (Farro, 2009).

L'ébauche de 1918 doit être inscrite, donc, dans le cadre de la construction d'un espace de savoir où figurent des savants formés en Allemagne et installés sur tout le continent — depuis Lenz au Chili jusqu'à Franz Boas aux États Unis — et associé à une linguistique américaine qui ne se réduit pas à l'étude du castillan et de ses variétés régionales, mais qui perçoit l'espace linguistique du continent comme hétérogène du point de vue linguistique au-delà du nombre de locuteurs pour chaque variété : un paysage habité par un nombre pas encore

<sup>18</sup> Nous rappelons, entre autres choses, que Ramón Menéndez Pidal avait publié depuis plus de dix ans son *Manual de gramática histórica del español* et que, comme nous l'avons dit, il était directeur du centre d'études historiques de Madrid, qui avait débuté ses activités en 1910 (García Mouton et Pedrazuela Fuentes, 2015).

déterminé de langues autochtones qui devraient être l'objet de documentation, de systématisation et d'étude comparative. Et associé, également, à une rénovation de la méthodologie qui est à la base des études linguistiques, non limitées à des travaux de type génétique ou typologique, dominants jusqu'alors, mais prenant en compte la dispersion géographique des phénomènes et le recueil de textes, gravés, transcrits et également écrits par les informateurs eux-mêmes (Malvestitti, 2012 : 23).

Dans de nombreux cas, comme cela apparaît dans les études inédites de Lehmann-Nitsche sur le mapudungun ou dans les récits qu'il consigne auprès de sujets mapuche, le recueil des textes était accompagné d'une description plus vaste de l'environnement anthropologique dans lequel ils avaient été produits. De plus, les études linguistiques étaient accompagnées de photographies des informateurs et de leurs environnements. Il s'agissait, évidemment, d'un moyen de comprendre le travail de linguiste comme faisant partie d'un travail de terrain, à l'instar des études folkloriques et anthropologiques. La direction que Lehmann-Nitsche donne à ses études linguistiques se distinguait ainsi du type d'approche empreint de traditions érudites en relation avec l'écriture, dans une conception philologique qui voit converger les études sur la langue et les études littéraires, orientation que finira par encourager l'Institut de Philologie de l'Université de Buenos Aires.

## Polyglphies américaines

Dans le premier numéro du *Boletín* publié pendant l'intérim de Lehmann-Nitsche figure le discours d'inauguration de l'Institut prononcé par Rojas. Dans ce texte, en reconnaissant la primauté des études philologiques de l'école espagnole de Menéndez Pidal, Rojas l'inscrit dans la tradition directe de la philologie allemande. Bien que sur ce point Rojas ne nomme aucun chercheur en particulier, cette tradition en langue germanique était représentée en Amérique du Sud par les travaux de Rudolf Lenz et de Friedrich Hanssen au Chili et, avec assurément une moindre influence, par ceux de Lehmann-Nitsche.

Selon Rojas, le choix d'un directeur espagnol avait été fait « parce qu'il possède, avec le génie de la langue, la clé magique pour entrer dans le secret de nos cœurs » (Rojas, 1926a : 75). Il est clair donc que, d'après Rojas lui-même, le choix d'un espagnol se fait davantage pour des raisons sentimentales que selon des arguments strictement scientifiques. Dans le même temps, Rojas indique parmi les tâches de l'Institut celle d'« amener vers la science l'étude des langues précolombiennes, avec le double problème de leurs généalogies asiatiques présumées et de leur apport à la langue castillane » (Rojas, 1926 : 77).

Dans le même numéro du *Boletín* est reproduit le discours de Rojas à l'occasion de la présentation de Agustín Miralles, en 1924, le second directeur de l'institut. Ici Rojas signale ce qu'il voit sans doute comme des limites dans la gestion de Castro :

*J'espère que l'année prochaine notre Institut, en accord avec le planning, pourra mener des études de phonétique et de dialectismes régionaux, entreprenant à son tour l'étude des langues indigènes, complément indispensable de toute étude sérieuse sur le castillan parlé en Argentine. Il est possible que cette même année, par anticipation de ce programme, nous puissions entendre ici une conférence préliminaire sur la langue guarani, et éventuellement deux autres sur le araucano et le quichua, données par des spécialistes autorisés. L'Espagne a beaucoup à nous apprendre, sur la science d'une langue, mais la contribution américaine doit aussi apporter des éléments nouveaux et bénéfiques. (Rojas, 1926b: 87)*

De son côté, Manuel Montoliu, dans son discours d'investiture comme troisième directeur de l'Institut qui figure dans le même *Boletín*, insiste sur le fait que l'axe de travail de l'Institut doit passer par l'étude des relations entre le castillan d'Argentine et les autres variétés

européennes, apportées par les « masses illettrées » immigrantes, pendant que les langues indigènes, incapables de lutter contre le castillan, ont été peu à peu cantonnées dans leurs limites actuelles et condamnées à disparaître, tôt ou tard, à cause de l'érosion incessante que produit sur elles la langue envahissante (Montoliu, 1926 : 104).

La perception que Rojas a en 1939 de la présence des langues américaines sur le continent est très différente de celle que les directeurs de l'Institut de philologie avançaient dans ces interventions inaugurales. Dans le projet de congrès sur la langue quechua, Rojas affirme non seulement la vitalité des grandes langues autochtones qui affluent sur le territoire national de façon significative, comme il l'avait déjà signalé dans le premier volume de l'*Histoire de la littérature argentine* de 1917 que nous avons évoquée au début de ce texte. Rojas insiste ici sur le fait que les trois groupes linguistiques amérindiens « auxquels il est possible de rattacher toutes les langues d'Amérique méridionale, sont représentés sur le territoire argentin » (Rojas, 1938 : 152).

*J'ignore s'il a été signalé antérieurement ce cas de polygloties indigènes de notre pays, qui trouvent ainsi au sein même de leurs langues des types de presque toutes les langues continentales ; avec le guarani du littoral, celles du groupe atlantique ; avec le quichua du nord est, celles du groupe ando-péruvien ; avec celles de Patagonie, celles du groupe araucano proprement dit. Et nous pourrions même ajouter certaines langues difficiles à classer, comme celles de Chaco et de Terre de Feu, desquelles je parlerai ensuite, et d'autres disparues, comme le cacana de Catamarca, le milcayac de San Juan, le sanavirona de Córdoba, desquelles les premiers chroniqueurs coloniaux fournissent quelques informations. (Rojas, 1938 : 152)*

De cette façon, l'Argentine, loin d'être un espace où les langues autochtones seraient condamnées à l'absorption par le castillan, est le seul territoire national sud-américain où coexistent des zones où l'on parle le quichua, le mapuche et le guarani. Rojas insiste sur la « polyglotie » (comme un terme qu'il introduit, peut-être inventé par lui-même). Avec ce terme, Rojas désigne un espace qui n'est pas seulement celui de la coexistence des langues, mais bien le lieu de ce qu'il appelle un « conflit colonial », qui se pense en termes de récit dans lequel les acteurs sont les langues : un conflit dans lequel, en principe, en accord avec les critères évolutionnistes explicites, « dans la première adaptation sociale » sortiront vainqueurs le quichua, le guarani et le mapuche sur les autres variétés autochtones, pour arriver finalement à la prédominance du castillan sur le reste, « comme langue définitive de notre organisation civile et de notre littérature nationale » (Rojas, 1938 : 152).

Nous lisons dans le document de 1939 :

*Le vaste répertoire de thèmes que je viens d'évoquer a en lui-même valeur scientifique ; mais, comme on le voit, il dépasse le champ de la réflexion historique, pour s'avérer d'autant plus important face à des thèmes politiques et éducatifs de grande actualité. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans ce dernier sens, ils impliquent des solutions au niveau économique et esthétique. Il n'est pas certain que l'Amérique du Sud soit toute peuplée de race blanche. C'est la vérité officielle, mais ce n'est pas la réalité sociale. Quand on dit « Amérique latine », « Amérique espagnole », ou que l'on dit que l'Amérique est une Europe déplacée, on fait seulement référence à certaines formes de l'État et à certains courants qui ont dominé son évolution, donnant une physionomie à ses classes cultivées et à ses ports cosmopolites. À l'intérieur de cette réalité, il y en a une autre. Il n'y a rien à gagner à nier des réalités évidentes. De nombreux défenseurs de la nouvelle génération hispano-américaine, au Mexique et chez les peuples du Pacifique, commencent à dire Indo-amérique pour mettre l'accent sur l'autre réalité. Parce qu'il y a une Amérique indigène, qui n'a pas disparu malgré la conquête et la misère, et qui pourrait même se soulever. Elle existe par son histoire, sa bibliographie et sa condition actuelle. (Rojas, 1939a : 4)*

La densité de la population autochtone en Bolivie, au Pérou et en Equateur est de notoriété universelle, et je n'ai pas besoin d'y revenir. Si Buenos Aires donne une impression contraire du fait de l'immigration, il ne faut pas oublier que Buenos Aires fut fondée avec plus d'indiens que d'espagnols, comme le montrent les études de Juan de Garay, ni que presque tout le péonage de nos provinces andines est métis et que l'on parle la langue quichua en Argentine de même que l'on parle le guarani (Rojas, 1939a : 4).

Pour Rojas, le besoin de documenter le quechua ne se limite pas à la production d'un savoir purement « scientifique » ; en échange, comme il le dit lui-même, il acquiert une dimension « politique » et « éducative », qui concerne les locuteurs actuels de ces langues et leurs droits. En ce sens, Rojas pouvait s'appuyer sur quelques chiffres relatifs à la vitalité du quechua en Amérique du Sud, comme ceux qu'il présente dans le rapport de 1936, trois ans avant la conférence à Lima, *Estado actual del estudio de las lenguas indígenas* de Antonio Portnoy, qui avançait l'existence de 3 500 000 locuteurs de la langue, répartis entre le Pérou, la Bolivie, l'Equateur, le Chili et l'Argentine (Portnoy, 1936 : 40). De la même façon, dans les années quarante, peu après l'intervention de Rojas à Lima, Romualdo Ardissonne note la présence des langues « générales », en particulier le quechua et le guarani, dans l'espace national (Ardissonne, 1955 : 70 et suiv.).

Il y a, de ce point de vue, une conscience glottopolitique du présent vis-à-vis des locuteurs des langues indigènes qui apparaît dans ces interventions de Rojas et qui se projette dans un programme de travail concret. En effet, à la fin du projet, le travail sur le quechua apparaît — fondamentalement — seulement comme une première étape : il avance la possibilité de réaliser des congrès futurs à Mendoza sur le mapuche (qu'il appelle « araucano »), du fait de sa présence historique dans la zone de la Pampa, de Cuyo et en Patagonie (de ce point de vue, Rojas met en valeur le travail sur l'influence de la langue autochtone sur le castillan du chilien Lenz ce qui, comme nous l'avons rappelé plus haut, était alors en grande partie contesté par Alonso) et à Corrientes sur le guarani.

Le document de Rojas se termine par la liste des institutions qui pourraient faire partie du réseau américain qu'il imagine pour l'étude du quichua et qui éventuellement pourrait s'étendre à d'autres langues autochtones. Ces institutions sont :

*La Plata, Museo, Humanidades, Biblioteca*  
*Bs. As. Museo Riv.*  
*Fac.*  
*Inst. Lit. Arg.*  
*Filología.*  
*Clásica.*  
*Museo Mitre.*

*Dobrizhofer, latín.*      *Cuzco. Inst. Am.*  
*Lima. Museo. Valcarcel. Sphynx.*  
*Universidades. Charcas, San Marcos, Quito, Cuzco, Chile.*  
*Publicaciones,*  
*Biblioteca de Lenguas Americanas*  
*Mitre.*

(Rojas, 1939a ; nous respectons l'orthographe originale)

Dans ce réseau imaginé par Rojas, ce qui était alors l'Institut de philologie hispaniste apparaît en lien, et peut-être dans un certain sens contrôlé par d'autres institutions, qui ne relèvent pas exactement de l'univers institutionnel hispaniste. Rojas le fait avec l'institut de philologie de Lima (Rojas donne le nom de la revue *Sphynx*, la publication officielle de l'institut, fondée par Galante lui-même), qui, comme nous l'avons vu, avait assumé, avec l'intégration du quechua, une politique scientifique intégrant une langue américaine que

l'Institut de l'Université de Buenos Aires laisse en plan. D'un autre côté, Rojas inclut dans son réseau potentiel un ensemble de musées qui avaient assumé des tâches de recherche dans le champ des langues et, en général, de l'anthropologie en Amérique latine, depuis le musée de la Plata au sein duquel Lehmann-Nitsche avait travaillé pendant des décennies, jusqu'au musée Mitre de Buenos Aires dans lequel on trouve jusqu'à aujourd'hui le fonds documentaire sur les langues indigènes du continent réuni au XIX<sup>e</sup> par l'intellectuel et homme politique argentin Bartolomé Mitre.

Il n'est pas anodin que Rojas relève dans la série de noms celui de Valcárcel, directeur du Musée National de Lima entre 1931 et 1945 et un des soutiens les plus clairs de l'indigénisme andin. Nous rappelons, d'un autre côté, que pendant la gestion de Valcarcel comme ministre de l'éducation au Pérou, quelques années après la participation de Rojas au Congrès de Lima, ce dernier promeut en 1945 la déclaration conjointe d'Arequipa avec son homologue bolivien Jorge Calero Vasquez, avance un plan commun d'éducation indigène qui prévoit que les enfants locuteurs du quechua et de l'aymara soient alphabétisés dans leurs langues, un des antécédents les plus importants de la loi de 1975, pendant la gestion de Velasco Alvarado, qui officialise le quechua (Escobar, Matos Mar, Alberti, 1975 ; Pozzi Escott, 1991). Rojas ajoute, de plus, à côté de « Cuzco », l'abréviation « Inst. Am. », qui fait certainement référence à l'Instituto de Arte Americano que Uriel García, autre grand intellectuel péruvien partisan de la valorisation de l'indigène — et dont les écrits sont diffusés à Buenos Aires dans les pages du quotidien *La Prensa* (González, 2013) —, avait fondé en 1937 dans l'ancienne capitale inca. Il légitime ainsi la recherche de langues autochtones américaines dans le cadre d'un projet qui apparaît au Congrès des américanistes de Lima, selon ce que l'on lit dans le second document, comme un réseau collaboratif d'institutions académiques latino-américaines.

## Étymologie et exégèse. Rojas, Lugones et les langues américaines

En 1938, l'année où Lehmann-Nitsche meurt à Berlin et un an avant la rédaction des documents avec lesquels nous avons commencé cette étude, une autre des grandes figures d'écrivain-pédagogue argentin à côté de Rojas, Leopoldo Lugones, se suicide dans une île du Delta, à quelques kilomètres de Buenos Aires. Au moment où Lugones s'ôte la vie, on le sait, il était en train d'écrire *l'Histoire de la Roca*, c'est-à-dire, l'apologie de la figure qui met en avant ce que l'on a appelé la « campagne du désert » contre les tribus indigènes de la pampa et de la Patagonie, qui constitue une véritable catastrophe culturelle (et bien évidemment linguistique) pour ces peuples. La mort de Lugones interrompt la rédaction du livre visant à revoir les limites dans l'héritage du projet de nation initié par Roca en 1880. Cependant, ce n'est pas le seul projet d'écriture dans lequel était plongé Lugones à ce moment : à côté de ses interventions habituelles dans *La Nación* et dans d'autres médias écrits, Lugones se consacrait alors à la réalisation de ce qui aurait dû être la grande œuvre qu'il laisserait à la postérité, portant non sur la délimitation d'une culture légitime pour l'Argentine, comme c'est le cas de *El payador* et sa revalorisation mythique du poème de Hernandez, mais s'ouvrant vers un horizon plus large qui impliquerait l'ensemble du monde hispanique.

Nous faisons référence à un énorme et monumental projet lexicographique qui, comme *l'Histoire* de Rojas et les premiers textes publiés par l'Institut de Philologie, rassemble aussi toutes les caractéristiques du discours constituant : le *Diccionario etimológico del castellano usual*. Comme je l'ai montré dans d'autres travaux (Bentivegna, 2017), le dictionnaire inachevé de Lugones est un projet qui peut être lu en termes de politique immunitaire de la vie (Esposito, 2005) associée à une politique sur les langues, non pas comme des espaces scindés — d'un côté, l'espace du politique ; de l'autre, l'espace des langues — mais comme un processus qui agit sur les langues, en particulier sur le castillan et ses variétés américaines,

et qui en même temps est conçu comme une intervention politique. Si l'on en croit ce que Lugones lui-même affirme et ce que son fils, le commissaire Lugones, soutient dans la biographie de son père (Lugones (fils), 1949), les études linguistiques, en particulier étymologiques, sont au centre de l'intérêt de l'écrivain depuis le début des années vingt, quand peu avant le fameux discours de Ayacucho, en 1924 (qu'il prononce, comme les interventions qu'annonce Rojas, dans la ville de Lima) il commence à publier ses interventions sur les « antécédents » grecs et arabiques dans le journal *La Nación*, jusqu'au gros des entrées lexicographiques dont il fait la publicité à partir de 1931 dans les pages de *El monitor de la Educación Común*, l'organe du Ministère de l'éducation argentin.

Le projet étymologique de Lugones peut être vu comme une inflexion immunitaire dans la configuration de la communauté imaginaire nationale, avec des projections dans l'ensemble du monde hispanophone : dans la construction de ce que l'auteur même de *La guerra gaucha* appelle « les peuples de la parole » (Lugones, 1944 : 9). Dans cette construction symbolique, Lugones soumet la langue à un processus d'épuration à travers un outil légitimé comme l'étymologie, qu'il soutient dans ses travaux personnels autour de l'arabe<sup>19</sup> et plus encore du grec, comme le montrent ses traductions en vers de l'Iliade et de l'Odyssée.

Le projet de Rojas, qui prend forme en même temps que les premières interventions étymologiques de Lugones dans les pages de *Eurindia* que publie *La nación* entre 1922 et 1924, se matérialise plus tard dans des ouvrages tels que l'imposant *Syllabaire de décoration américaine*, de 1930, ou dans la reprise, la réécriture et la tentative de réintégration de la littérature quechua dans le champ de la littérature argentine dont parle le drame *Ollantay*.

En effet, dans les années précédant la rédaction des projets de 1939, Rojas avait entrepris le travail d'exégèse de cette œuvre, considérée comme l'un des fondements de la littérature des premiers incas. C'est à propos de *Ollantay* que Rojas écrit une série de contributions – publiées à l'origine dans *La nación* de 1937 — qu'il rassemblera dans le volume *El titán de los Andes*.

Cette œuvre constitue un outil interprétatif et philologique qui s'articule avec une proposition esthétique que Rojas pense comme une contribution originale, fondatrice, pour le développement d'une littérature adossée à l'Argentine, qui avait été sa préoccupation pendant les années qui vont de *La restauración nacionalista* à *Historia de la literatura argentina*. Rojas ajoute comme sous-titre au drame — qui en 1938 avait été édité par Ippolito Galante dans une édition bilingue en quechua et latin — *Tragedia de los andes*. Losada publie le drame réécrit par Rojas précisément en 1939, l'année même de ses interventions au Congrès des Américanistes de Lima que nous interrogeons. Rojas reprend son intervention philologique — et en même temps esthétique — à propos du drame quechua dans le projet qu'il rédige pour présenter devant le Congrès de la nation un appel de fonds :

*Cette initiative m'a été inspirée par mon travail sur « Ollantay » pendant plus de trente ans et par les conditions régionales que le quichua présente dans le parler oral de Santiago del Estero, province de la République argentine. Les problèmes scientifiques que pose cette importante langue américaine sont nombreux, et il est difficile d'obtenir une documentation bibliographique. Au-delà des problèmes scientifiques, nous devons reconnaître également l'utilité pratique de ces études comme instruments d'éducation pour des millions d'hommes de notre continent. (Rojas, 1939c : 1)*

<sup>19</sup> On trouve des témoignages de ce travail, évidemment rapide, sur cette langue, comme celui de l'Emir Emin Arslan (1927), qui reprend dans un article sur Lugones paru dans le journal *La nación* un dialogue avec le poète dans lequel ce dernier affirme qu'il était en train d'apprendre l'arabe, sans aucun maître, ce à quoi il ajoute : « je suis en train de travailler à un dictionnaire castillan, dans la mesure où celui de l'Académie me paraît insatisfaisant, et ainsi je me suis convaincu que les arabes qui sont restés huit siècles en Espagne, ont laissé plus que ce que l'on croit à la langue, beaucoup plus. Pour cette raison je dois maîtriser l'arabe pour chercher ces origines avec la précision attendue//. C'est une question de temps, de patience et de détermination. »



Si nous pensons le document comme un acte d'*inscription*, alors il ouvre nécessairement un réseau de textes. De ce point de vue, comme le souligne Maingueneau (2009: 63), il s'agit d'un objet paradoxal : celui d'une répétition constitutive. De cette façon, le projet avorté de 1939 est en lien avec d'autres discours. Il l'est avec le corpus portant sur *Ollantay*. Il l'est également avec le texte avec lequel Rojas inaugure sa longue série d'interventions dans le champ culturel argentin : avec les pages de *El país de la selva* [le pays de la forêt], de 1907, dans lequel le recueil documentaire des langues et traditions régionales en danger de Santiago se mêlent (Montaldo, 2001) avec le discours historique, avec la tradition comme genre américain (une tradition textuelle qu'avait pris pour modèle pour la littérature argentine plus d'une décennie avant Joaquín V. González dans *Mis montañas*, inspirant à son tour le péruvien Ricardo Palma) et le récit littéraire moderniste inspiré par les archives de l'histoire nationale (avec comme antécédent notable *La guerra gaucha* de Lugones en 1905).

La même année qu'il publie *El país de la selva*, 1907, Rojas avait publié dans *La Nación* la série de textes qu'il rassemble l'année suivante dans l'ouvrage *Cartas de Europa*. Pendant une visite à l'exposition de Vincennes visant à montrer les avancées de l'empire colonial français, Rojas s'attarde sur le travail de documentation et d'étude que linguistes et anthropologues français mettent en œuvre pour les cultures et les langues de ce monde colonial. Il est intéressant de voir que Rojas établit un lien entre ce travail érudit contemporain et une période coloniale antérieure dans la configuration d'un espace universel, qui est également un espace colonial construit par un ensemble de savoirs : le moment de l'expansion du pouvoir espagnol en Amérique, qui conduit à l'étude des variétés locales. Ainsi pour Rojas :

*Cela signifie que que les hommes de France sont en train de réaliser dans des pays reculés d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, en pleine époque de scepticisme, la même œuvre de documentation et de construction spirituelle que le père Lozano, le père Guevara et le père Valdez, et tant de moines admirables ont réalisé à l'intérieur de l'Amérique, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup>, guidés par une espérance céleste et la force singulière de l'âme castillane, pleine de mysticisme combattif. (Rojas, 1908 : 42)*

Toutefois, le choc de Rojas face à la valorisation de l'étude des variétés du monde colonial croise, en Bretagne, où il est hôte de Rubén Darío, le maintien de traditions vernaculaires propres : ce sont des traditions régionales, qui se créent dans le monde des traditions orales et écrites, dans une langue bretonne de statut subalterne et une toponymie qui porte la trace d'une culture régionale. Cela contraste avec la toponymie d'Argentine, où Rojas voit le conflit entre les dénominations traditionnelles — souvent d'origine hispanique, bien qu'également, en grande partie, d'origine indigène — et des dénominations associées avec de nombreux personnages historiques ou des dénominations étrangères :

*dans notre désir de nous européeniser de l'extérieur, au lieu de nous européeniser de l'intérieur, nous allons effacer de magnifiques noms quechuas, de la pampa et guarani, pour les remplacer par des dates ou des noms de propriétaires terriens étrangers. Il est important de dire qu'il est plus en accord avec le véritable esprit européen d'appeler un endroit Esteco, Salavina ou Abipones, Curuzú Cuatiá ou Itatí, Guamaní, Bahía Blanca ou Pehuajó, plutôt que la déplorable toponymie de notre province peu imaginative de Santa Fe. (Rojas, 1908 : 117).\$*

En Europe, Rojas entreprend la rédaction de textes dans lesquels il pratique une sorte d'« auto-ethnographie » (Pratt, 2010. 35) : il mène une réflexion sous forme narrative sur sa condition sud-américaine dans laquelle il se présente lui-même en des termes et des discours propres au discours colonisé. Comme c'était le cas lors de son voyage en Europe où le regard du colonisé (un « arabe en burnous et turban », Rojas, 1908 : 48) à la foire de Vincennes l'identifie d'abord à un arabe, ensuite à un espagnol, et finalement à un sud-américain, il

prend le point de vue de l'autre en lien avec un discours de savoir, qui est en même temps, comme le signale Errington (2008) un discours constitutif de la condition coloniale.

## Pour conclure

Le récit de la fusion montre les tentatives, mais aussi les limites des récits des langues en Amérique que Rojas avance tout au long de sa production et qui prennent de nouvelles directions dans la série de 1939 que nous interrogeons et dans les liens que l'on peut établir entre eux. D'un côté, ce récit reconnaît et valorise les apports de tout ce qui est indigène et de ses variétés, dans un travail opéré par des anthropologues comme Lehmann-Nitsche en Argentine et des linguistes comme Lenz au Chili. En même temps, le récit *fusionnel* de Rojas fonctionne comme une légitimation de la prédominance continentale de la langue espagnole, étayée par le travail soutenu d'institutions comme l'Institut de Philologie de l'université de Buenos Aires. Au sein de cette institut, dirigé à cette époque-là par Amado Alonso, le projet d'étude des variétés américaines n'apparaît que ponctuellement durant le bref intérim de Lehmann-Nitsche en 1926 ou est soumis, dans le cas de l'hypothèse de Lenz, à un travail soigneux de rejet.

C'est le récit *Eurindia* de Rojas qui légitime la fusion des variétés discursives et linguistiques hétérogènes présentes en Amérique et les travaux qui leur sont consacrés, dans un texte qui tend à unifier les voix d'un genre (un essai d'interprétation) et d'une variété hégémonique (celle du castillan), avec ses propres particularismes. Toutefois, comme il le pose à la fin d'un des textes écrits pour son intervention à Lima — la conférence « Conscience d'Amérique » — avec la métaphore des variétés américaines comme parties d'un arbre commun hispano-latin<sup>20</sup>, cette conception de l'hétérogénéité linguistique, cette « polyglophie » que Rojas doit nommer d'un terme nouveau apparaît liée de manière toujours organique à un tronc commun : le tronc hispanique. Comme dans les visions hispanistes qui se renforcent pendant ces mêmes années dans les interventions de Alonso et de ses disciples, c'est ce tronc hispanique qui garantit l'unité continentale.

## Bibliographie

- Alonso, Amado, 1931, "Prólogo" a Marcos Morínigo, *Hispanismos en el guaraní*, Buenos Aires: Instituto de Filología de la Universidad de Buenos Aires.
- Antelo, Raúl, 2006, *María con Marcel. Duchamp en los trópicos*, Buenos Aires, Siglo XXI.
- Ardissonne, Romualdo, 1955, *Aspectos de la glotogeografía argentina*, Buenos Aires: Facultad de Filosofía y Letras, Departamento de Filología Clásica y Lingüística.
- Arnoux, Elvira, 2008, *El discurso latinoamericanista de Hugo Chávez*, Buenos Aires: Biblos.
- Arnoux, Elvira y Susana Nothstein (eds.), 2014, *Temas de glotopolítica. Integración regional sudamericana y panhispanismo*, Buenos Aires: Biblos.
- Arslan, Emir Emin, 1927, "Lugones: la evolución de sus ideas políticas. Etimologías arábicas. Su traducción de 'La Ilíada'", En: *La Nación*, Buenos Aires, 3 de julio.
- Bentivegna, Diego, 2013, "Un arcángel devastador: Gramsci, las lenguas, la hegemonía", En: Antonio Gramsci, *Escritos sobre el lenguaje* (ed. D. B.), Sáenz Peña: Eduntref, pp. 11-50.

<sup>20</sup> « ... le tronc, qui est ce qu'est espagnol, nous confère une structure juridique, nous donne sa langue, que nous utilisons pour nous adresser au Monde, langue qui nous met en relation avec les grandes traditions des cultures classiques, langue qui a vu naître le mythe le plus représentatif de notre race et le plus universel des symboles de la conscience humaine, la langue du Quichotte, qui est notre fierté à tous » (Rojas 1939c : 9).

- Bentivegna, Diego, 2017, “Estilo, metáforas, indicios: *Lugones* y sus posiciones ante la lengua entre dos siglos”, En: Valentín Díaz (ed.), *Episodios críticos de la modernidad latinoamericana*, Sáenz Peña: Eduntref, pp. 17-28.
- Buchbinder, Pablo, 1997, *Historia de la Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Buenos Aires*, Buenos Aires: Eudeba.
- Burke, Peter, 2017, *¿Qué es la historia del conocimiento?*, Buenos Aires: Siglo XXI.
- Censabella, Marisa, 1999, *Las lenguas indígenas de la Argentina*, Buenos Aires: Eudeba.
- Castillo, Horacio, 1999, *Ricardo Rojas*, Buenos Aires: Academia Argentina de Letras.
- Chicote, Gloria, 2009, “Ramón Menéndez Pidal en Buenos Aires: Carta a Roberto Lehmann-Nitsche”, En: *Olivar*, 10 (13), pp. 155-162.
- Comisión de Estudios Lingüísticos (1918), en Acervo Roberto Lehmann-Nitsche, Instituto Iberoamericano de Berlín.
- Del Valle, José, 2004, “Menéndez Pidal, la regeneración nacional y la utopía lingüística”. En José del Valle y Luis Gabriel-Stheeman (eds.), *La batalla del idioma. La intelectualidad hispánica ante la lengua*, Madrid-Frankfurt: Vervuert-Iberoamericana, pp. 109-136.
- Del Valle, José (ed.), 2013, *Historia política del español. La creación de una lengua*, Madrid: Aluvión.
- Durston, Alan, 2014, “Ippolito Galante y la filología quechua en los años 1930 y 1940”. *Lexis*, vol. 38, n. 2 Lima, pp. 307-336.
- Ennis, Juan Antonio, 2017, “La lengua al filo del siglo: las polémicas por el futuro del español en América en torno al 1900”. *Anuario de Glotopolítica*, n. 1, pp.197-228.
- Errington, Joseph, 2008, *Linguistics in a Colonial World*, Londres y Nueva York: Blackwell.
- Escobar, Alberto, José Matos Mar y Giorgio Alberti, 1975, *Perú ¿país bilingüe?*, Lima: Instituto de Estudios Peruanos.
- Esposito, Roberto, 2005, *Immunitas. Protección y negación de la vida*, Buenos Aires: Amorrortu.
- Farro, Máximo, 2009, *La formación del Museo de La Plata. Colecciones, comerciantes, estudiosos y naturalistas viajeros a fines del siglo XIX*, Rosario: Prohistoria.
- Ferraris, Maurizio, 2007, “Documentalità: ontología del mundo sociale”, En: *Etica & Politica / Ethics & Politics*, IX, 2007, 2, pp. 240-329.
- Ferrás, Graciela, 2017, *Ricardo Rojas: nacionalismo, inmigración y democracia*, Buenos Aires: Eudeba.
- Foucault, Michel, 2010, *¿Qué es un autor?*, Buenos Aires: El cuenco de plata.
- García Mouton, Pilar y Mario Pedrazuela Fuentes (eds.), 2015, *La ciencia de la palabra. Cien años de la Revista de Filología Española*, Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- González, Osmar, 2013, “Uriel González. Amoroso estudioso de la cultura andina”, material consultable en el sitio Interindi, [http://www.interindi.net/en/archivos/Osmar\\_Gonzales-Uriel\\_Garcia.pdf](http://www.interindi.net/en/archivos/Osmar_Gonzales-Uriel_Garcia.pdf)
- Gumbrecht, Hans-Ulrich, 1993, “Proyecciones argentino-hispanas. 1926”, En: Luis Martínez Cuitiño y Élica Lois (eds.), *II Congreso Argentinos de Hispanistas. España en América y América en España. Actas I. Buenos Aires, 19 al 23 de mayo de 1992*, Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Filología y Literaturas Hispánicas “Dr. Amado Alonso”, pp. 166-182.
- Haya de la Torre, Víctor Raúl, 1933, *Construyendo el Aprismo*, Buenos Aires: Claridad.
- Lehmann-Nitsche, Roberto, 2004 [1910], “El problema indígena. Necesidad de destinar territorios reservados a los indígenas de Patagonia, Tierra del Fuego y Chaco según el proceder de los Estados Unidos de América”, Reproducido en Santiago A. Bilbao, *Rememorando a Roberto Lehmann-Nitsche*, Buenos Aires: La colmena, pp. 52-55.

- Lida, Miranda, 2014, *Los años dorados. Los hermanos María Rosa y Raimundo Lida y el Instituto de Filología antes del peronismo*, Buenos Aires: Eudeba.
- Llanto Chávez, Lilia, 2001, “Vigencia y revalorización del quechua mediante un sistema único de escritura”, En: *Escritura y pensamiento*, Año IV, n. 8, pp. 85-99.
- Lugones, Leopoldo, 1944, *Diccionario etimológico del castellano usual*, Buenos Aires: Academia Argentina de Letras.
- Lugones (h.), Leopoldo, 1949, *Mi padre. Biografía de Leopoldo Lugones*, Buenos Aires: Centurión.
- Mahile, Alejandra, 2017, “Ricardo Rojas: viaje al interior, la cultura popular y el inconsciente”, *Anclajes*, vol 21., n. 1. Santa Rosa (La Pampa), pp. 21-42.
- Maingueneau, Dominique, 2009, *Discurso literario*, San Pablo: Contexto.
- Malvesitti, Marisa, 2012, “La Sección Araucana del legado Lehmann-Nitsche”, En: *Mongeluluchi zungu. Los textos araucanos documentados por Lehmann-Nitsche*, Berlín: Gebr. Mann Verlach, pp. 15-57.
- Malvestitti, Marisa y María Emilia Orden, 2014, *Güniin a yajütshü. El Vocabulario Puelche documentado por Roberto Lehmann-Nitsche*, Santa Rosa: Universidad Nacional de La Pampa.
- Mariátegui, José Carlos, 2009, *7 ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Buenos Aires; Capital intelectual.
- Montaldo, Graciela, 2001, “Estudio preliminar”, en Ricardo Rojas, *El país de la selva*, Madrid: Taurus, pp. 9-51.
- Montoliu, Manuel, 1926, “Conferencia del profesor de Montolíu”, en *Boletín del Instituto de Filología*, tomo I, pp. 94-196.
- Pfänder, Stephan y Juan Ennis, 2013, *Lo criollo en cuestión. Filología e historia*, Buenos Aires, Katatay.
- Pickenhayn, Jorge Oscar, 1982, *La obra literaria de Ricardo Rojas*, Buenos Aires: Ediciones Culturales Argentinas.
- Portnoy, Antonio, 1936, *Estado actual del estudio de las lenguas indígenas que se hablaron en territorio hoy argentino, su importancia para el estudio de la etnografía y la historia. Supervivencias lingüísticas indígenas en nuestro vocabulario*, Buenos Aires: Institución Mitre – Imprenta Coni.
- Pozzi Escot, Inés, 1991, “Ideas y planteamientos propuestos en el desarrollo y debate de la educación bilingüe en el país<sup>2</sup>. En: Zuñiga, Madeleine; Pozzi-Scott, Inés y López, Luis Enrique (eds.): *Educación bilingüe intercultural. Reflexiones y desafíos*, Lima, FOMCIENCIAS, pp. 121-147.
- Pratt, Marie Louise, 2010, *Ojos imperiales. Literatura de viajes y transculturación*, México: Fondo de Cultura Económica.
- Rojas, Ricardo, 1908, *Cartas de Europa*, Buenos Aires: Rodríguez Giles.
- Rojas, Ricardo, 1922 [1909], *La restauración nacionalista*, Buenos Aires: La Facultad.
- Rojas, Ricardo, 1926a, “Discurso del decano al inaugurar el Instituto de Filología”, En: *Boletín del Instituto de Filología*, tomo I, pp. 72- 76.
- Rojas, Ricardo, 1926b, “Presentación de don Agustín Miralles, director de trabajos para el curso de 1924”, En: *Boletín del Instituto de Filología*, pp. 87-87.
- Rojas, Ricardo, 1938 [1917], *Historia de la literatura argentina. Ensayo filosófico sobre la evolución de la cultura en el Plata. Primera parte. Los gauchescos. Volumen I*, Buenos Aires: La Facultad.
- Rojas, Ricardo, 1939a, “Congreso Americano de Lengua Quechua”. Archivo Casa Museo de Ricardo Rojas, Buenos Aires.
- Rojas, Ricardo, 1939b, “Plan de Trabajo sobre la Lengua Quechua”, Archivo Casa Museo de Ricardo Rojas, Buenos Aires.

- Rojas, Ricardo, 1939c, “Conciencia de América”, Archivo Casa Museo de Ricardo Rojas, Buenos Aires.
- Rojas, Ricardo, 1939d, *Ollantay. Tragedia de los Andes*, Buenos Aires: Losada.
- Rojas, Ricardo, 1948 [1917], *Historia de la literatura argentina. Ensayo filosófico sobre la evolución de la cultura en el Plata. Primera parte. Los gauchescos. Volumen II*, Buenos Aires: Losada.
- Rojas, Ricardo, 1960 [1922], *Historia de la literatura argentina. Ensayo filosófico sobre la evolución de la cultura en el Plata. Los modernos. Volumen II*, Buenos Aires: Kraft.
- Sánchez, Luis Alberto, 1962, *Examen espectral de América Latina*, Buenos Aires: Losada.
- Sarlo, Beatriz y Carlos Altamirano, 1983, *Ensayos argentinos. De Sarmiento a la vanguardia*, Buenos Aires: Centro Editor de América Latina.
- Toscano y García, Guillermo, 2013, “Materiales para una historia del Instituto de Filología de la Universidad de Buenos Aires”, *Filología*, Buenos Aires, XLV, pp. 143-172.
- Verón, Eliseo, 1993, *La semiosis social. Fragmentos de una teoría de la discursividad*, Barcelona: Gedisa.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction :** Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

**Rédactrice en chef :** Clara Mortamet.

**Comité scientifique :** Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro :** Céline Alcade (Université de Montpellier), Carmen Alen Garabato (Université de Montpellier), Philippe Blanchet (Université de Rennes), Henri Boyer (Université de Montpellier), Alberto Bruzos (Université de Princeton), Barbara Cifuentes (ENAH, Mexico), James Costa (Université Paris 3), Juan Ennis, Juan Manuel Espinosa (Instituto Caro y Cuervo), Carlos Alberto Faraco (Brasil), Patricia Lambert (ENS Lyon), Monica Heller (Université de Toronto), Henrique Monteagudo (Université Santiago de Compostele), Benedicte Pivot (Université de Montpellier), Darío Rojas (Université Chile), Mariana Steiner (Université de Fribourg).

Laboratoire Dylis – Université de Rouen  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425

GLOTTOPOL – n°32 – juillet 2019  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>